



## E' L O G E

DE M. M A N F R E D I.

**E**USTACHIO MANFREDI naquit à Bologne le 20 Septembre 1674, d'Alphonse Manfredi, Notaire dans cette Ville, & d'Anne Fiorini. Il eut trois Freres, & deux Soeurs.

Son esprit fut toujours au-dessus de son âge. Il fit des Vers dès qu'il put sçavoir ce que c'étoit que des Vers, & il n'en eut pas moins d'intelligence ou moins d'ardeur pour la Philosophie. Il faisoit même dans la maison paternelle de petites assemblées de jeunes Philosophes les Camarades; ils repassoient sur ce qu'on leur avoit enseigné dans leur Collège, s'y affermissoient, & quelquefois l'approfondissoient davantage. Il avoit pris naturellement assés d'empire sur eux pour leur persuader de prolonger ainsi leurs études volontairement. Il acquit dans ces petits exercices l'habitude de bien mettre au jour ses pensées, & de les tourner selon le besoin de ceux à qui on parle.

Cette Académie d'Enfants, animée par le Chef, & par les succès, devint avec un peu de temps, une Académie d'Hommes, qui, des premières connoissances générales, s'élevèrent jusqu'à l'Anatomie, jusqu'à l'Optique, & enfin reconnurent d'eux-mêmes l'indispensable & agréable nécessité de la Phisique Expérimentale. C'est de cette origine qu'est venuë l'Académie des Sciences de Bologne, qui se tient présentement dans le Palais de l'Institut, elle a pris naissance dans le même lieu que M. Manfredi, & elle la lui doit.

Il eût été trop heureux s'il eût pu se livrer entièrement à son goût, soit pour la Poësie, soit pour la Philosophie, soit pour toutes les deux ensemble, & s'il n'eût pas eu d'autres besoins à satisfaire que ceux de son esprit. Il fut

60 HISTOIRE DE L'ACADEMIE ROYALE

obligé de se donner aussi au Droit Civil, & au Droit Canonique, plus utiles en Italie, & plus nécessaires que par-tout ailleurs. Heureusement il avoit une grande vivacité de conception, & une mémoire excellente. Il faisoit aisément des acquisitions nouvelles, & les conservoit aussi aisément. Il fut fait Docteur en l'un & l'autre Droit à l'âge de 18 ans, presque encore Enfant par rapport à ce grade-là, qu'il ne pouvoit pas tenir de la faveur, ni de la brigade. On se tromperoit de croire que les Vers qu'il faisoit alors fussent pour lui un simple délassément, c'étoit une occupation selon son cœur, & qui le consoloit de la Jurisprudence.

Dans le Pays où il étoit, l'Astrologie Judiciaire ne pouvoit manquer de se présenter à lui, & d'attirer sa curiosité, mais elle ne le séduisit pas, & il lui eut bientôt rendu justice. Elle lui laissa seulement l'envie d'étudier la Géographie, dans laquelle il devint fort habile. Il en posséda parfaitement la partie Historique, qui fournissoit beaucoup d'exercice, & par conséquent de plaisir à sa grande mémoire.

La Gnomonique succéda à la Géographie, & après que quelques Sciences Mathématiques, par l'étroite liaison qu'elles ont ensemble, se le furent ainsi envoyé les unes aux autres comme de main en main, elles le conduisirent enfin toutes jusqu'à la Géométrie pure, leur origine commune. Il en apprit les principes du fameux Guglielmini. Mais le moyen de s'arrêter à la Géométrie même? l'Algebre est encore au de-là; il remonta jusqu'à l'Algebre, quoique peu cultivée alors en Italie, qui a cependant été le lieu de sa naissance, du moins pour l'Europe.

M. Manfredi sentit si vivement le charme des Mathématiques, & s'y livra avec tant d'ardeur, qu'il en abandonna entièrement cette Jurisprudence, qui lui devoit être si utile. Mais il est vrai qu'il n'abandonna pas la Poësie, si inutile pour la fortune, & peut-être plus qu'inutile. De plus les Mathématiques pouvoient plutôt s'accorder avec la Jurisprudence qu'avec la Poësie; ce grand amour qu'il eut pour elle, cette préférence si marquée, méritent que nous ne

néglignons pas de le considérer de ce côté-là.

L'Italie moderne s'étoit fait un goût de Poësie assés différent de celui de l'Italie ancienne. On ne se contentoit plus du Vrai que la Nature fournit dans tous les Sujets qu'on entreprend de traiter, on alloit chercher de l'esprit bien loin de-là, des traits ingénieux & forcés, qui coûtoient peut-être beaucoup, & ne représentoient rien. Il faut convenir que ce Vrai dont il s'agit, est bien loin aussi pour la plûpart des gens, il ne se trouve que dans la Nature finement & délicatement observée, on ne l'apperçoit que par un sentiment exquis, mais enfin c'est-là ce qu'il faut appercevoir, ce qu'il faut trouver. Du reste on s'attachoit beaucoup à une certaine pompe de Vers, à une harmonie, qui ont effectivement leur prix. M. Manfredi composa d'abord dans le ton de ceux qu'il voyoit réussir, & il eut un succès des plus brillants, mais la droiture de sa raison, fortifiée peut-être par les Mathématiques, ne lui permit pas d'être long-temps satisfait de lui-même. Il s'apperçût contre son propre intérêt que le goût de son Siècle étoit faux, & il eut le courage de se croire injustement applaudi. Il se rapprocha donc deormais des Modèles anciens pour le fond de la composition, & conserva d'ailleurs cette magnificence de stile poëtique que les Modernes aimoient, & à laquelle il étoit naturellement porté. Ce milieu, cet accommodement concilia tout, & il n'y eut qu'une voix en faveur de M. Manfredi. Nous parlons sur le témoignage qu'en rend M. Zanotti, Secrétaire de l'Institut de Bologne, fameux lui-même dans la Poësie, aussi-bien que dans les Sciences.

M. Manfredi étoit grand Imitateur, non pas Imitateur forcé à l'être par la Nature, toujours asservi à copier quelqu'un, mais Imitateur libre, & de dessein formé, qui prenoit le caractère de tel Poëte qu'il vouloit, & ne le prenoit point sans s'y rendre supérieur à son Original même. Je tiens encore ceci d'un Italien, excellent connoisseur, occupé en France des fonctions les plus importantes.

Les Sonnets sont beaucoup plus à la mode en Italie que

chés nous. M. Manfredi en a fait un grand nombre, & sur toutes sortes de sujets. Il y en a de simple galanterie, d'amour passionné, de dévotion, sur les événements des Guerres d'Italie de son temps, à la louange des Princes, des Généraux, des grands Prédicateurs. Ces Sonnets ne se piquent point comme les nôtres de finir toujours par quelque trait frappant, il leur suffit d'être bien travaillés, & riches en expressions poétiques. Dans un autre genre que nous n'avons point, & que les Italiens appellent *Canzoni*, M. Manfredi a fait un des plus beaux ouvrages qui soient jamais sortis de l'Italie, nous ne craignons point de le dire après M. Zanotti; le sujet en est une très-belle personne, Giulia Vandi, qui se fit Religieuse.

Le Poëte commence par dire qu'il a vû ce que des Yeux mortels, toujours couverts d'un voile trop épais, ne sçauroient voir, tout ce qu'il y a de céleste dans Giulia. La Nature & l'Amour s'étoient unis pour former sa beauté à l'envi l'un de l'autre, & ils ont été étonnés de leur propre ouvrage, quand ils l'ont vû fini. L'Ame choisie pour habiter ce beau corps, y descend du Ciel, entraînant avec elle tout ce qu'il y a de plus pur & de plus lumineux dans les différentes Spheres, par où elle passe. Elle ne se montre aux Humains que pour leur faire voir par l'éclat dont elle brille, le lieu de son origine, & le chemin qui les y conduira. Après avoir rempli chés eux cette noble destination, elle les quitte, & tandis que tout retentit des concerts des Anges, qui lui applaudissent, elle s'enfonce dans une lumière immense, où elle disparoît. Au milieu de tout cela l'Auteur a eu l'adresse de parler de lui, & en termes fort passionnés. Auroit-il eu de l'amour pour Giulia? On le croiroit si l'on ne connoissoit chés les Auteurs illustres beaucoup d'exemples d'un certain amour Platonique & Poétique, qui ne demande qu'une matière à dire de belles choses.

Une autre *Canzone* de M. Manfredi, où il invite des Nymphes & des Pasteurs à danser toute la nuit, est plus dans le goût de la simplicité antique, & même dans le nôtre,

car les François peuvent-ils s'empêcher de rapporter tout à leur goût? Ce sont de petits Vers qui ont un Refrain, fort coupés, fort légers, fort vifs, qui semblent danser. Il y a là toute la grace, toute la gentillesse, que nous pourrions desirer dans des Paroles faites pour le Chant.

En voilà beaucoup sur un Poète & sur la Poësie dans une Académie des Sciences. Mais il n'étoit guère connu dans cette Académie que comme grand Mathématicien, & il importe à sa mémoire qu'il le soit aussi comme grand Poète. L'Académie de la Crusca dont il étoit en cette qualité, uniquement occupée, comme l'Académie Française, de sa Langue, & des Belles Lettres, aura sans doute permis qu'on le louât chés elle sur cet autre genre dont elle ne se pique point. Si l'une des deux parties de son mérite étoit ignorée, il y perdrait beaucoup plus que la moitié de sa gloire, car outre les deux talents pris séparément, il a fallu encore pour les unir un autre talent plus rare, & supérieur aux deux. Ce fut en vertu de cette union qu'il osa chanter dans ce même petit Poëme qu'il fit pour Giulia, les Tourbillons de Descartes, inconnus jusque-là aux Muses Italiennes.

La fameuse Méridienne de Bologne, entreprise & finie en 1655 par feu M. Cassini\*, ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conséquent le plus avantageux que l'Astronomie eût jamais eu, & qu'elle pût même espérer, demeurait abandonné, négligé dans l'Eglise de St Petrone; il manquoit des Astronomes à ce bel Instrument. M. Manfredi, âgé peut-être de 22 ans, résolut de le devenir, pour ôter à sa Patrie cette espece de tache, & il fut secondé par M. Stancari, son ami particulier, & digne de l'être. Ils se mirent à étudier de concert des Livres d'Astronomie, bien-tôt ils passèrent les nuits à observer avec les meilleurs Instruments qu'ils purent obtenir de leurs Ouvriers, & ils furent peut-être les premiers en Italie qui eurent une Horloge à Cycloïde.

Ils s'étoient fait un petit Observatoire chés M. Manfredi, où venoient aussi ses trois Freres, tous gens d'esprit, devenus Astronomes, ou du moins Observateurs, apparemment pour

\* V. l'Hist. de 1712. p. 84. & 6

lui plaire. Le 1<sup>er</sup>, mais le moins assidu, étoit de la Compagnie de Jesus, célèbre Prédicateur dans la suite; le 2<sup>d</sup>, Gabriel, Auteur, dans un âge peu avancé, d'un Livre sur l'Analyse des Courbes, traitée à la manière de M. de l'Hôpital; le 3<sup>me</sup>, Médecin, & grand Philosophe. Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les deux Sœurs alloient aussi à l'Observatoire, non par une curiosité frivole, qui auroit été bien-tôt satisfaite & dégoûtée, mais pour observer, pour apprendre, pour s'instruire dans l'Astronomie. Ils étoient là fix, Freres ou Sœurs, attachés à suivre ensemble & à découvrir les mouvements célestes, jamais une Famille entière & aussi nombreuse ne s'étoit unie pour un semblable dessein. Ordinairement les dons de l'esprit & les inclinations louables sont semés par la Nature beaucoup plus loin à loin.

Au milieu de ces exercices particuliers, M. Manfredi fut fait à la fin de 1698, Lecteur public de Mathématique dans l'Université de Bologne. Peu de temps après il lui survint des chagrins domestiques, dont le détail seroit inutile à son Eloge, & n'y peut appartenir que par la fermeté dont on assure qu'il les soutint. Son Pere fut obligé de quitter Bologne, lui laissant des affaires en fort mauvais état, & une Famille dont tout le poids tomboit sur lui, parce qu'il étoit l'aîné, & qu'il avoit le cœur bien fait. Dans cette situation il s'en falloit beaucoup que sa place de Lecteur ne pût suffire à tous ses besoins, & il recueillit le fruit, non pas tant de ses talents pour la Poësie & pour les Mathématiques, que de son caractère qui lui avoit acquis l'amitié de beaucoup d'honnêtes gens, car pour recevoir des services d'une certaine espece & d'une certaine durée, il ne suffit pas tout-à-fait d'être estimé, il faut pour le plus sûr plaire, & être aimé. M. le Marquis Orsi, qui s'est distingué par plusieurs ouvrages d'esprit, se distingua encore plus glorieusement dans cette occasion par sa générosité. Les affaires de M. Manfredi se rétablirent, & il recommença à jouir de la tranquillité, qui lui étoit si nécessaire.

\* V. l'Hist.  
de 1703.  
p. 141. & s.

Nous avons dit dans les Eloges de M<sup>rs</sup> Viviani \*, Guglielmini

glielmini \* & Cassini \*, quels sont les embarras & les con- \* V. l'Hist. de 1710.  
 testations que les Rivières causent dans toute la Lombardie, P. 154. & f.  
 & même au de-là. Il semble que si on y laissoit la Nature \* V. l'Hist. de 1712.  
 en pleine liberté, tout ce grand Pays ne deviendroit à la p. 91. & f.  
 longue qu'un grand Lac, & il faut que ses Habitants tra-  
 vaillent sans cesse à défendre leur terrain contre quelque  
 Rivière qui les menace de les inonder. Par malheur ce Pays  
 est partagé en plusieurs Dominations différentes, & chaque  
 Etat veut renvoyer les inondations ou le péril sur un Etat  
 voisin, qui n'est pas obligé de le souffrir. Il faudroit s'accorder  
 ensemble pour le bien commun, trouver quelque expédient  
 général, qui convînt à tout le monde, mais il faudroit donc  
 aussi que tout le monde se rendit à la raison, les puissants  
 comme les foibles, & est-ce là une chose possible? Bologne  
 & Ferrare, qui, quoique toutes deux sujettes du Pape, sont  
 deux États séparés, ont ensemble à cette occasion un ancien  
 différend, qui étant devenu plus vif que jamais, Bologne crut  
 ne pouvoir mieux faire que de donner à M. Manfredi par  
 un Decret du Public l'importante Charge de Surintendant  
 des Eaux; ce fut en 1704. L'Astronomie en souffrit un peu,  
 mais l'Hydrostatique en profita, il y porta de nouvelles lu-  
 mières, même après le grand Guglielmini.

La contestation de Bologne & de Ferrare intéressa aussi  
 Mantouë, Modene, Venise. Cette énorme complication  
 d'intérêts qu'il avoit à manier en même temps, & à concilier,  
 s'il étoit possible, lui coûta une infinité de peines, d'inquié-  
 tudes, de recherches fatigantes, de lectures desagréables,  
 quelquefois inutiles, & indispensables malgré leur inutilité,  
 d'Écrits qu'il falloit composer avec mille attentions gênantes.  
 S'il en fut récompensé par la grande réputation qu'il se fit,  
 cette réputation devint pour lui une nouvelle source de tra-  
 vaux de la même espece; les démêlés de l'État Ecclésiastique  
 avec la Toscane sur la Chiana, dont nous avons parlé en  
 1710\*, les anciens différends de la Toscane & de la Répu- \* V. l'endroit  
 blique de Lucques, les frayeurs continuelles de Lucques sur cité ci-dessus.  
 le voisinage de la Rivière du Serchio, la réparation des Ports,

*Hist.* 1739.

. I

le dessèchement des Marais, tout ce qui regardoit les Eaux en Italie, vint à lui, tout eut besoin de lui.

Comme il ne se contentoit pas des spéculations du Cabinet, il vouloit voir par ses propres yeux les effets de la Nature, & cet excès d'exacritude pensa un jour lui coûter la vie. Il avoit grimpé avec une peine infinie sur une Roche escarpée pour voir de-là le cours du Serchio, & la corrosion qu'il caufoit à ses rives; il étoit posé de manière à ne pouvoir absolument ni continuer de monter, ni redescendre, ni demeurer long-temps là. S'il n'eût eu un prompt secours, qui pouvoit bien lui manquer, & si son courage naturel n'eût empêché que la tête ne lui tournât, il retomboit dans le moment, & se brisoit.

La plus grande partie de ce qu'il a écrit sur les Eaux, a été imprimée à Florence en 1723, dans un Recueil qu'on y a fait de Pièces qui appartiennent à une matière si intéressante pour l'Italie, & d'excellentes Notes, qu'il ajoûtoit à Guglielmini, s'imprimoient quand il mourut. Il ne tiendra pas à l'Hydrostatique & aux Sciences que tout ne s'arrange pour le plus grand bien du Public, mais il est plus facile de dompter les Rivières que les intérêts particuliers.

Dans la même année où M. Manfredi fut fait Surintendant des Eaux du Bolonnois, il fut mis aussi à la tête du Collège de Montalte, fondé à Bologne par Sixte V, pour de jeunes gens destinés à l'Eglise, qui auroient au moins 18 ans. Ils avoient avec le temps secoué le joug, & des études Ecclésiastiques, qui devoient être leur unique objet, & des bonnes mœurs, encore plus nécessaires. Ils faisoient gloire d'avoir triomphé des Regles & de la Discipline. Leur nouveau Recteur eut besoin avec eux de l'art qu'ont employé les fondateurs des premiers États. Il ramena ces Rebelles à l'étude par des choses agréables qu'il leur présenta d'abord, par la Géographie, qui fut un degré pour passer à la Chronologie, & de-là il les conduisit à l'Histoire Ecclésiastique, & enfin à la Théologie & aux Canons, dernier terme où il falloit arriver. On dit même que de plusieurs de ces jeunes gens il en fit de

bons Poëtes, faute d'en pouvoir rien faire de mieux. C'étoit toujours les appliquer, & l'oïveté avoit été une des principales caufes de leurs dérèglements.

On connoît par-tout aujourd'hui l'Institut des Sciences de Bologne. Nous en avons fait l'Histoire en 1730\*, & nous avons dit que M. Manfredi y eut la place d'Aftronome. Ce fut en 1711, & dès-lors il renonça absolument au Collège Pontifical, à la Poëfie même qu'il avoit toujours cultivée jufque-là, & il eft glorieux pour elle que cette renonciation foit une Epoque fi remarquable dans une pareille Vie.

\* p. 139.  
& fuiv.

Quatre ans après il publia deux Volumes d'Ephémérides, dédiés au Pape Clément XI. Il l'affûre fort qu'il n'y a point fait entrer d'Aftrologie Judiciaire, quoique de grands Perfonnages, tels que Regiomontanus, Magin, Kepler, fe foient laiffé entraîner au torrent de la folie humaine. Il paroît par-là que fi on ne donne plus aujourd'hui dans l'Aftrologie, du moins on daigne encore dire qu'on n'y donne pas. Le 1<sup>er</sup> Volume tout entier eft une Introduction aux Ephémérides en général, ou plutôt à toute l'Aftronomie dont il expofe & développe à fond les principes. Le 2<sup>d</sup> Volume contient les Ephémérides de 10 années, depuis 1715 jufqu'en 1725, calculées fur les Tables non imprimées de M. Caffini, & le plus fouvent fur les Observations de Paris, M. Manfredi fe fioit beaucoup à ces Tables & à ces Observations. Ses Ephémérides embraffent bien plus de chofes que des Ephémérides n'avoient coûtume d'en embraffer. On y trouve les paffages des Planetes par le Méridien, les Eclipfes des Satellites de Jupiter, les Conjonctions de la Lune avec les Etoiles les plus remarquables, les Cartes des Pays qui doivent être couverts par l'ombre de la Lune dans les Eclipfes Solaires. Il parut enfuite deux nouveaux Tomes de ces Ephémérides, l'un qui va depuis 1726 jufqu'en 1737, & l'autre depuis 1738 jufqu'en 1750. Cet ouvrage s'eft répandu, s'eft rendu néceffaire dans tous les lieux où l'on a quelque idée de l'Aftronomie. Nos Miffionnaires de la Chine s'en fervent pour prouver aux Chinois le génie Européen, qu'ils ont bien

dé la peine à croire égal seulement au leur. Ils devroient à la vérité, par beaucoup de circonstances particulières, avoir un grand avantage sur nous en fait d'Astronomie, jusque-là ils auront raison, mais cela même leur donneroit ensuite un extrême desavantage dans le Parallele qu'on feroit des deux Nations.

M. Manfredi n'a pas manqué d'apprendre au Public les noms de ceux qui l'avoient aidé dans la fatigante composition de ses Ephémérides. Cependant il a certainement reçu des secours qu'il a dissimulés, & on le lui reprocheroit avec justice, si la raison qu'il a eue de les dissimuler ne se présenteoit dès que l'on sçait de qui ils venoient. C'étoit de ses deux Sœurs, qui ont fait la plus grande partie des Calculs de ses deux premiers Tomes. S'il y a quelque chose de bien directement opposé au caractère des Femmes, de celles surtout qui ont de l'esprit, c'est l'attention sans relâche & la patience invincible que demandent des Calculs très-desagréables par eux-mêmes, & aussi longs que desagréables; & pour mettre le comble à la merveille, ces deux *Calculatrices*, car il faut faire un mot pour elles, brilloient quelquefois dans la Poësie Italienne.

En 1723, le 9 Novembre, il y eut une Conjonction de Mercure avec le Soleil, d'autant plus précieuse aux Astronomes, qu'on avoit déjà espéré inutilement deux Conjonctions pareilles, l'une en 1707, l'autre en 1720\*. Celle-ci fut, comme on le peut aisément juger, observée avec un extrême soin par M. Manfredi dans l'Observatoire de l'Institut, qui à peine venoit d'être achevé, & dont l'ouverture se faisoit presque par ce rare & important phénomène. L'Observation fut publiée par son Auteur en 1724, avec toutes ses curieuses dépendances.

Il fut choisi en 1726 pour Associé Etranger de cette Académie. Le nombre de ces Etrangers n'est que de huit. Certainement tous ceux qui seroient dignes de cette place, n'y peuvent pas être, mais du moins ceux qui y sont, en doivent être bien dignes.

\* V. l'Hist.  
de 1723.  
p. 76. &  
suiv.

Il fut reçu aussi en 1729 dans la Société Royale de Londres, dont les places sont toujours très-honorables, malgré leur grand nombre.

Vers ces temps-là il se fit en Angleterre une découverte nouvelle, & tout-à-fait imprévûë dans l'Astronomie, celle des *Aberrations* ou *Ecart*s des *Etoiles* fixes, qui toutes, au lieu d'être parfaitement fixes les unes à l'égard des autres, comme on l'avoit toujours cru, changent de position jusqu'à un certain point. Ces *Aberrations* ont été exposées plus au long\*. Sur le bruit qui s'en répandit dans le Monde sçavant, M. Manfredi se mit à étudier le Ciel plus soigneusement que jamais par rapport à cette nouveauté, qui demandoit les observations les plus assiduës, & les plus délicates, puisqu'elle avoit échappé depuis tant de Siècles à tant d'yeux si clairvoyants. Il publia sur ce sujet en 1729, un ouvrage dédié au Cardinal da Via, où il rendoit compte & de ses observations, & des conclusions qu'il en tiroit. Il reçût ensuite ce qu'on avoit donné, soit en Angleterre, soit ailleurs, sur cette même matière, & il la traita en 1730 dans un nouvel ouvrage, mais plus court, adressé à l'illustre M. Leprotti, premier Médecin du Pape.

\* V. l'Hist.  
de 1737.  
P. 76.

On crut d'abord que l'*Aberration* des *Fixes*, qui certainement n'est qu'apparente, viendroit de ce que la *Terre* change de distance à l'égard des *Fixes* par son mouvement annuel, & c'eût été là une démonstration complète & absoluë de ce mouvement. Les Italiens qui n'osent le reconnoître, se feroient abstenus de toucher à ce sujet, & l'embarras où ils se trouvent si souvent dans l'*Astronomie* Phisique, en auroit considérablement augmenté, mais heureusement l'*Aberration* mieux observée n'étoit point telle que le mouvement de la *Terre* la demandoit, & M. Manfredi s'engagea sans crainte dans cette recherche. M. Bradley, célèbre *Philosophe* Anglois, trouva enfin un *Système* de l'*Aberration* très-ingénieux, & peut-être aussi vraisemblable, où, à la vérité, le mouvement annuel de la *Terre* entroit encore, mais nécessairement combiné avec le mouvement successif de la *Lumière*,

découvert ou proposé, il y a déjà du temps, par M<sup>rs</sup> Roëmer, & Caffini. M. Manfredi fit bien encore, ainsi qu'il le devoit, quelque légère résistance à ce Siffeme, mais il n'en imagina pas d'autre. Il s'en servit comme s'il l'eût embrassé avec plus de chaleur, & n'en prouva que mieux la nécessité de s'en servir.

En 1736 il donna un ouvrage sur la Méridienne de S<sup>t</sup> Pétrone, sa première École d'Astronomie. Elle avoit besoin de quelques réparations, que l'État voulut bien faire. On lui en donna la direction, & l'on compta bien que c'étoit plus que sa propre affaire.

Il étoit trop fidelle à tous ses engagements pour ne se pas croire obligé de contribuer aux travaux d'une Académie qui l'avoit adopté. Il a envoyé ici deux Mémoires, dont l'un est dans le Volume de 1734\*, l'autre dans celui de 1738\*, tous deux d'une fine & subtile Astronomie. On y voit le grand Astronome bien familier avec le Ciel, & on y sent l'Homme d'esprit, qui sçait penser par lui-même.

L'Académie dûit lui sçavoir d'autant plus de gré de ces deux Ecrits, que dans ces temps-là il étoit surchargé d'occupations nouvelles. M. Bianchini, mort en 1729\*, avoit laissé une grande quantité d'Observations Astronomiques & Géographiques dans un desordre, & dans une confusion, dont la seule vûë effrayoit, & faisoit désespérer d'en tirer jamais rien. Il l'entreprit cependant par zèle pour les Sciences, & pour la mémoire d'un illustre Compatriote, il parvint à faire un choix, qui fut bien reçu du Public.

Il avoit toujours conservé la fatigante Surintendance des Eaux du Bolonnois, mais de plus la Cour de Rome voulut qu'il entrât en connoissance d'un différend du Ferrarois avec l'État de Venise, & rejeta sur lui un fardeau de la même espece que celui qu'il portoit déjà avec tant de peine. Il fut accablé de vieux Titres & d'Actes difficiles à déchiffrer & à entendre, de Cartes anciennes & modernes, & enfin en 1735 le résultat de ses recherches fut imprimé à Rome.

Dans cette affaire du Ferrarois, aussi-bien que dans le débrouillement des Papiers de M. Bianchini, on retrouve

\* V. l'Hist. p. 59. & suiv.

\* V. l'Hist. p. 75. & f.

\* V. l'Hist. p. 102. & f.

encore ses deux Sœurs, qui lui furent infiniment utiles, surtout pour toute la manœuvre désagréable de ces sortes de travaux. Avec beaucoup d'esprit, elles étoient propres à ce qui demanderoit presque une entière privation d'esprit.

Sans ce secours domestique il ne fût jamais venu à bout de tout ce qu'il fit dans les cinq ou six dernières années de sa vie, pendant lesquelles il fut tourmenté de la Pierre. Il soutint ce malheureux état avec tant de courage, qu'à peine sa gayeté naturelle en fut altérée. Quelquefois au milieu de quelque discours plaisant qu'il avoit commencé, car il réussissoit même sur ce ton-là, il étoit tout-à-coup interrompu par une douleur vive & piquante, & après quelques moments il reprenoit tranquillement le fil de son discours, & jusqu'au visage qui y convenoit. J'ai ouï dire cette même particularité de notre grand Poète Burlesque, mais celui-ci étoit plus obligé à être toujours gai, il eût perdu son principal mérite dans le monde, s'il eût cessé de l'être.

Le mal de M. Manfredi alla toujours en augmentant, & en ne lui laissant que de moindres intervalles de repos, & enfin après 18 jours de douleurs continuelles, il mourut le 15 Février 1739, non pas seulement avec la constance d'un Philosophe, mais avec celle d'un véritable Chrétien. Son Corps fut accompagné à la Sépulture avec une pompe extraordinaire par les Sénateurs Présidents de l'Institut de Bologne, par les Professeurs de cet Institut, & par les deux Universités d'Écoliers. L'Italie & l'Angleterre savent rendre aux Hommes illustres les honneurs funebres.

Il avoit une taille médiocre, assés d'embonpoint, le teint vermeil, les yeux vifs, beaucoup de physionomie, beaucoup d'ame dans tout l'air de son visage. Il n'étoit ni sauvage comme Mathématicien, ni fantasque comme Poète. Il aimoit fort, sur-tout dans sa jeunesse, les plaisirs de la Table, & pour être exempt de toute contrainte, il ne les vouloit qu'avec ses Amis. Ce n'est pas qu'il n'observât dans la Société toutes les regles de la politesse, tout le cérémonial Italien plus rigoureux que le nôtre, il y étoit même d'autant plus attentif

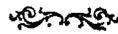
qu'il se sentoit plus porté à y manquer par le peu de cas qu'il en faisoit naturellement, mais enfin il valloit encore mieux éviter les occasions qui rendoient nécessaires ces faux respects, & ces frivoles déférences. Aussi étoit-il plus incommode qu'honoré des visites ou de gens de marque, ou d'Étrangers, que son nom lui attiroit de toutes parts.

Pour la vraie politesse, il la possédoit. Il cédoit volontiers l'avantage de parler à tous ceux qui en étoient jaloux. Quand il y avoit lieu de contredire quelqu'un dans la conversation, ce qui assurément n'étoit pas rare, il prenoit le parti de se taire, plutôt que de relever des erreurs sous prétexte d'instruction. Il est fort douteux qu'on instruisse, & il est sûr qu'on choquera. Un sentiment contraire au sien, & qui avoit quelque apparence, l'arrêtoit tout court, & lui faisoit craindre de s'être trompé, au lieu que d'ordinaire on commence par s'élever vivement contre ce qui s'oppose à nous, & on se met hors d'état de revenir à la raison. Personne ne sentoit mieux le mérite d'autrui, il alloit presque jusqu'à s'y complaire. Le fond de tout cela est qu'il avoit sincèrement peu d'opinion de lui-même, disposition qu'on pourroit nommer héroïque.

Il étoit d'une Confrairie qui assiste, console les Criminels que l'on conduit au Supplice. Il n'en put faire son devoir que très-rarement, & il en souffrit tant, qu'il s'étoit déterminé à y renoncer pour toujours. Les fonctions de la compassion étoient arrêtées en lui par l'excès de la compassion.

Avec une ame si tendre, il ne pouvoit manquer d'être bienfaisant, officieux, libéral autant que sa fortune le pouvoit permettre. Quand il s'agissoit d'une dette, & qu'il y avoit quelque incertitude sur la quantité, il aimoit mieux courir le risque de payer trop que trop peu.

Les qualités de son cœur ont fait l'effet qu'elles devoient, il a été généralement aimé. On donne des louanges à d'autres grands Hommes par pure estime, mais à celles que je lui ai entendu donner, j'ai toujours remarqué qu'on y ajoutoit un sentiment d'affection beaucoup plus flateur.



---

Éloge de Eustachio Manfredi par Fontenelle - Histoire de l'Académie royale des sciences -  
Année 1739

ASTRONOMIE, MATHÉMATIQUE  
MANFREDI, DE L'HÔPITAL, VIVIANI, BRADLEY

---